3 1761 08266322 0

PQ
2187
R5
1884

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/riquetlahouppe00banv

RIQUET A LA HOUPPE

IL A ÉTÉ TIRÉ

Cinquante exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

Prix : 5 fr.

Et *Dix exemplaires numérotés* sur papier de Chine.

Prix : 8 fr.

E

G. Rochegrosse

THÉODORE DE BANVILLE

— POÈMES INÉDITS —

RIQUET A LA HOUPPE

COMÉDIE FÉERIQUE

AVEC UN DESSIN DE GEORGES ROCHEGROSSE

GRAVÉ PAR F. MÉAULLE

PARIS

G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS

13, RUE DE GRENELLE, 13

1884

Tous droits réservés

AU LECTEUR

Dans tous les poèmes, trop nombreux, hélas! que j'ai donnés au public, je n'ai pas cessé de poursuivre un double but. D'abord être autant que possible vivant, sincère et moderne; puis restituer et renouveler les formes anciennes injustement laissées dans l'oubli. C'est ainsi que j'ai été assez heureux pour remettre en honneur le Triolet, la Ballade, le Rondel de Charles

d'Orléans, le Dizain de Marot. Aujourd'hui, dans ce *Riquet à la Houppe*, j'essaie de rendre à la Comédie les monologues en strophes lyriques et les scènes dialoguées symétriquement, dont Corneille nous a laissé de si admirables exemples.

LIBRARY
NOV 24 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2187
R5
1884

LES ACTEURS

Riquet à la Houppe.

La princesse Rose.

Le roi Myrtil.

Clair de Lune.

Luciole.

La fée Diamant.

La fée Cyprine.

Zinzolin.

Le prince d'Aragon.

Le roi d'Illyrie.

Le prince de Maroc.

Il y a grande apparence que quelques-uns d'eux l'y accompagnoient, et même que quelques autres le cherchoient pour lui d'un autre côté; mais ces accompagnements inutiles de personnes qui n'ont rien à dire, puisque celui qu'ils accompagnent a seul tout l'intérêt à l'action, ces sortes d'accompagnements, dis-je, ont toujours mauvaise grâce au théâtre, et d'autant plus que les comédiens n'emploient à ces personnages muets que leurs moucheurs de chandelles et leurs valets, qui ne savent quelle posture tenir.

PIERRE CORNEILLE. Examen du *Cid*.

ACTE PREMIER

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Dans la forêt. Un paysage de sources, de roches moussues, d'arbres tordus par l'âge. L'aurore empourpre le ciel. La fée Diamant, qui dormait sur un lit de mousse, vient de s'éveiller. La fée Cyprine l'aperçoit et vient à elle.

DIAMANT, CYPRINE.

CYPRINE.

Salut, riante fée, heureuse Diamant.

DIAMANT.

Bonjour, adorable Cyprine.

CYPRINE.

L'esprit est votre lot charmant.

DIAMANT.

Comme la rose purpurine,
Vous régnez, et c'est vous qui donnez la beauté,
Dont s'enivre à plaisir le regard enchanté.
On vous adore aussi dans les deux hémisphères ;
Car, enchaînant partout les hommes sous vos lois,
Vous fûtes déesse autrefois.

CYPRINE.

Parlons un peu de nos affaires.

DIAMANT.

Volontiers, si cela vous plaît.
Mon filleul, Riquet à la Houppe,
Est spirituel, mais si laid
Qu'il fait peur aux Amours dont vous guidez la troupe.

CYPRINE.

La fille du roi Myrtil,
La belle princesse Rose,
Victime d'un sort morose,
Plaît aux yeux, mais l'esprit chez elle est peu subtil.

Si bien, hélas ! que ma chère filleule
Pour unique ornement n'a que sa beauté seule.

DIAMANT.

Mais, s'il vous en souvient, par toute notre cour
Cela fut décrété naguère à son baptême,
Pour rendre quelque prince aussi beau que le jour,
Elle n'aura qu'à lui dire : Je t'aime !

CYPRINE.

De même, le prince Riquet
Peut à la plus sotte princesse
Faire avoir ce qui lui manquait.
S'il l'aime, aussitôt elle cesse
D'être sotte ; bien vite, elle aura de l'esprit ;
Et, comme en un vallon désert le lys fleurit,
On verra sa pensée éclore
Sous les feux rougissants de la naissante aurore.

DIAMANT.

Le moyen, fait comme il est,
Que votre filleule Rose

Aime mon filleul si laid?
Elle sur qui se repose
L'abeille! Elle que son nom
Peint au vif!

CYPRINE.

Et pourquoi non?
Tel dont la pauvre figure
Était d'un fâcheux augure,
Sait jouer parfaitement
Son personnage d'amant.
Pour plaire, il faut brûler d'une vivante flamme
Et trouver de ces mots qui coulent jusqu'à l'âme,
Et tel qui n'est pas beau s'en acquitte fort bien.
Je me dis plutôt : le moyen
Que votre prince aime une bête?
Peut-il donc chérir des appas
Qui s'ignorent?

DIAMANT.

Et pourquoi pas?

Rose est comme un portrait des merveilles des cieux.
Ce sont des joyaux précieux
Que ses prunelles d'améthyste,
Et son profond regard d'enfant n'est jamais triste.
Ses cheveux sont si doux aux caresses du vent
Qu'il les éparpille en rêvant;
Sa bouche gracieuse est une fleur vermeille,
Et si tout ce trésor sommeille,
C'est à Riquet de l'éveiller.

CYPRINE.

Eh bien! nous saurons travailler
A créer l'amour mutuelle
Qui doit rendre l'un beau, l'autre spirituelle.

DIAMANT.

Mais, pour l'instant, le gai matin
Autour de nous répand des haleines de thym.

CYPRINE.

En s'éveillant, la fraise mûre
Rougit dans l'herbe verte et le ruisseau murmure.

DIAMANT.

Les oiseaux dans le buisson
Vocalisent leur chanson.

CYPRINE.

Allons-nous-en, avec nos pensives compagnes,
Cependant que le ciel aux riantes couleurs
Borde la frange des campagnes, —

DIAMANT.

Allons, tressant nos chants heureux avec les leurs,
Bondir légèrement sur la terre apaisée, —

CYPRINE.

Et pour nous griser de rosée,
Boire dans la coupe des fleurs.

Les deux fées se retirent d'un pas léger et disparaissent derrière les roches.

SCÈNE DEUXIÈME

Devant le palais du roi Myrtil. Un parc, jadis orné dans le goût de Le Nôtre, mais devenu sauvage. Les fleurs l'ont pris d'assaut; c'est une orgie de floraison et de verdure. Le palais tombe en ruine et ne tiendrait plus debout, s'il n'avait été raccommodé par les reprises qu'y ont faites les jasmins et les roses. A droite, sur le devant de la scène, une grotte de rocaille envahie et à demi-cachée par les plantes grimpantes. Le roi Myrtil et Clair de Lune entrent ensemble.

MYRTIL, CLAIR DE LUNE.

MYRTIL.

Clair de Lune, je suis un prince déplorable.
Mon sceptre, d'or jadis, est un bâton d'érable.

CLAIR DE LUNE.

Vos sujets, dans les bois jouant de leurs pipeaux,
Se refusent, en masse, à payer des impôts.

MYRTIL.

Si je jette les yeux sur mes finances, qu'est-ce
Que j'y vois, ami?

CLAIR DE LUNE.

Pas un sou dans votre caisse.

MYRTIL.

Le néant s'y blottit, dans une ombre noyé.

CLAIR DE LUNE.

Oui, nous manquons d'or vierge et d'argent monnoyé.

MYRTIL.

En cette cour muette, où la Pauvreté loge,
Pour mesurer le temps, je n'ai pas une horloge.
L'instant fuit en silence, et moi, le roi Myrtil,
Je demande au soleil troublé : Quelle heure est-il ?
Ma pourpre, glorieux lambeau, montre la corde
Et s'effile. Est-ce vrai ?

CLAIR DE LUNE.

Sire, je vous l'accorde.

MYRTIL.

Autour de moi, vois-tu des courtisans ?

CLAIR DE LUNE.

Pas un.

MYRTIL.

Tous ont fui, délaissant le malheur importun,
Hormis toi, mon fou. Seul, avec un petit page,
Tu composes ma cour et tout mon équipage.

CLAIR DE LUNE.

Nous sommes de la sorte au-dessus des partis
Et des brigues.

MYRTIL,

Les chiens eux-mêmes sont partis.

CLAIR DE LUNE.

Nous ne serons donc pas mordus.

MYRTIL.

Mon donjon croule
Et ses mâchicoulis disparaissent en foule.
Vois cette grotte, dont les turbulents jasmins
Accrochent la rocaille avec leurs blanches mains;
Bien souvent il en sort des chansons étouffées.

CLAIR DE LUNE.

Oui, ce parc est si vieux qu'il y revient des fées.

MYRTIL.

Comment les hautes tours avec les ponts-levis
S'émiettèrent au sein des fossés, tu le vis!

CLAIR DE LUNE.

Par bonheur, Mai, prodigue en ses métamorphoses,
Répare le donjon malade avec des roses;
Et les rosiers grimpants, enflammés de courroux
Contre vos murs disjoints, en ont bouché les trous.
Sur la fenêtre absente ils tressent une claie.

MYRTIL.

Ami, tu mets encor le doigt sur une plaie.
Oui, l'un de mes fléaux, de mes pires malheurs,
C'est l'insurrection formidable des fleurs.
Ce jardin eut jadis des allures exactes
Comme une tragédie.

CLAIR DE LUNE.

Il semblait en cinq actes
Et l'on y voyait tout réglé par le ciseau.

MYRTIL.

O deuil! le papillon, l'arbre, la fleur, l'oiseau

Jettent sur ses dessins leurs parures futiles,
Et l'on y voit un tas de choses inutiles.

CLAIR DE LUNE.

Les plus coupables sont ces farouches rosiers
Qui, fous, extravagants, flambants, extasiés,
Entrent dans le palais du roi comme en des bouges,
Traînant partout leurs fleurs jaunes, roses et rouges.

MYRTIL.

Mon parc est infesté par les volubilis.

CLAIR DE LUNE.

On y marche au hasard sous des forêts de lys.

MYRTIL.

Et mes gazons, jadis corrects, ont l'air d'être aises
Quand cet affreux désordre y fait pousser des fraises.

CLAIR DE LUNE.

La violette y fait ses fredaines aussi.

MYRTIL.

Eh bien! ce n'est pas là mon plus cruel souci.
Que l'acanthe et l'œillet poussent à l'aventure,

Je m'en ris. Connais mieux le mal qui me torture.
Ma fille...

CLAIR DE LUNE.

Sire, elle est belle comme le jour.
Joie et ravissement des yeux mortels, amour
De la lumière, dont le baiser la caresse,
Son visage et son air sont d'une enchanteresse.
L'abeille sur sa lèvre irait prendre le miel.
Ses yeux mystérieux sont comme un profond ciel;
Et le tragique hiver cesse d'être morose,
En voyant les regards de la princesse Rose,
Que la pervenche trouve aussi doux que les siens.

MYRTIL.

Elle est superbe. Mais son esprit!

CLAIR DE LUNE.

Je conviens
Que parfois les pensers où son âme se noie
Sont bizarres.

MYRTIL.

Ma fille est bête comme une oie.

Oui, ma Rose, merveille et joyau de ce temps,
Parle comme peut faire un enfant de sept ans.
Comment la marier, ma pauvre fille Rose?
Pour dot, elle n'a rien du tout!

CLAIR DE LUNE.

C'est peu de chose.
Mais j'ai, me confiant à ses divins attraits,
Chez tous les rois voisins envoyé ses portraits,
Et tous viendront, épris d'une beauté si rare.

MYRTIL.

Ah! cela manque ici de marbre de Carrare!
Et quand les rois verront ce palais abaissé
Et ma chère princesse ignorant l'A, B, C,
Ils s'enfuiront. Je sens une frayeur mortelle.

CLAIR DE LUNE.

La princesse! Elle vient, taisons-nous.

MYRTIL.

Oui, c'est elle.

Rose entre, distraite, sans voir le roi Myrtil et Clair de Lune, et tout occupée de la poupée qu'elle tient dans ses bras.

SCÈNE TROISIÈME

MYRTIL, CLAIR DE LUNE, ROSE.

CLAIR DE LUNE.

On dirait, à la voir, un sylphe aérien.

MYRTIL.

Il est trop évident qu'elle ne pense à rien!
Clair de Lune, voilà ce qui me désespère.

Il va vers Rose et la baise au front. La princesse semble s'éveiller comme d'un rêve.

Ma chère enfant, comment te portes-tu ?

ROSE.

Mon père,
Je ne sais pas.

MYRTIL.

As-tu quelque chagrin secret?
Parle sincèrement. Clair-de-Lune est discret.
Veux-tu que ce bon fou te chante une ballade?

ROSE.

Non.

MYRTIL.

D'où vient ton ennui?

ROSE.

Ma poupée est malade.

MYRTIL.

Malade! une poupée!

ROSE.

Oui.

MYRTIL, bas à Clair de Lune.

Dis, la comprend-on?

Haut, à Rose.

Mais c'est un joujou fait de bois et de carton,
Dont la bouche muette a l'air d'une accolade,
Et qui, par conséquent, ne peut être malade.

Montrant dédaigneusement la poupée.

Souffrir, elle! ceci!

ROSE.

Voyez, Sire, sa main

Est brûlante.

MYRTIL.

Allons donc! elle n'a rien d'humain.

ROSE.

Si fait.

MYRTIL.

Elle est en bois, comme tu le soupçonnes.

ROSE.

Mais, mon père, en quoi donc sont les autres personnes?

MYRTIL, découragé.

Hélas!

CLAIR DE LUNE, à Rose.

Votre poupée a l'air fort aguerri.

N'en doutez pas, son mal sera bientôt guéri.

MYRTIL, à Rose.

Veux-tu, pour oublier cette crainte importune,

Quelque robe, couleur de soleil ou de lune?

Bas à Clair de Lune.

Par bonheur, rien ne reste en son esprit changeant,
Car j'offre des trésors, mais je n'ai pas d'argent.

CLAIR DE LUNE, bas à Myrtil. avec conviction.

Non. Pas du tout.

MYRTIL, haut, à Rose.

Veux-tu des plumages de merles
Blancs? Veux-tu des saphirs avec des rangs de perles?
Ou bien quelque dentelle avec son fin réseau?

La princesse pose sa poupée sur un banc de marbre, où elle l'oubliera complètement et ne la reprendra plus.

Parle. Que te faut-il?

ROSE.

Je voudrais être oiseau.

CLAIR DE LUNE.

Pour vous perdre dans l'air, plein de ténébreux voiles!

ROSE.

Non. Je demanderais mon chemin aux étoiles.
J'irais dans la nuit bleue, — et ce serait si doux! —
Ou bien je reviendrais, le soir, dormir chez nous.

MYRTIL.

Oiseau! mon sang! Voilà, certes, une autre paire
De manches! Mais alors que deviendrait ton père?
Car comment un oiseau quelconque pourrait-il
Être princesse, et fille aussi du roi Myrtil?

Avec câlinerie.

Certains oiseaux sont bleus ou couverts d'écarlate;
Mais, bien qu'un riche azur sur leurs manteaux éclate,
On en fait de plus beaux pour les filles des rois.

ROSE, qui n'a pas écouté.

Je sais un très beau conte. Il était une fois
Un prince tout petit, revêtu d'une armure
D'or vermeil, qui brillait comme une orange mûre.

A Myrtil.

Il n'était pas plus grand que votre petit doigt.

MYRTIL.

Vraiment?

Bas à Clair de Lune.

Je veux flatter sa manie.

CLAIR DE LUNE, bas à Myrtil.

On le doit.

ROSE.

Il vit une princesse au vêtement de cygne
Qui voguait sur le fleuve et qui lui faisait signe.

MYRTIL.

Elle était grande?

ROSE.

Non. Plus petite que lui.
Or, comme elle semblait implorer son appui,
Il s'élançait vers elle, —

MYRTIL., bas à Clair de Lune.

Étrange baliverne!

ROSE.

Lorsqu'un géant affreux sortit d'une caverne.
Alors, le prince...

S'interrompant. A Clair de Lune.

Mais, qu'as-tu donc? Tu souris?

CLAIR DE LUNE, à Rose.

Le géant était grand, lui?

ROSE.

Comme une souris.

Le beau prince criait : « Me voici, ma chère âme ! »
Quand le géant se mit à vomir une flamme,
Et les daims s'enfuyaient sur les monts chevelus.

MYRTIL.

Alors, qu'arriva-t-il?

ROSE.

Alors...

Perdant tout à coup le fil de ses idées.

Je ne sais plus.
Car la brise qui passe et le vent si rapide
Ont emporté la fin du conte.

La princesse sort, toujours absorbée et comme suivant quelque nouvelle rêverie.

SCÈNE QUATRIÈME

MYRTIL, CLAIR DE LUNE, puis ZINZOLIN.

MYRTIL.

Elle est stupide.

CLAIR DE LUNE.

Ah! Sire!

Entre le page Zinzolin, sans manteau.

MYRTIL.

Mais voici mon page. Que veut-il?
Parle, Zinzolin.

ZINZOLIN.

Sire! Auguste roi Myrtil!
Un prince, qui déjà près de nous se repose,
Vient demander la main de la princesse Rose.

MYRTIL, à Clair de Lune.

Bon! Voilà du nouveau pour nous désennuyer.

A Zinzolin.

Donc, un prince!

ZINZOLIN.

Oui, seigneur, avec son écuyer.
Ils viennent d'une riche et lointaine province;
Mais, entre eux deux, quel est l'écuyer et le prince,
Je l'ignore. L'un est charmant, vêtu d'habits
Magnifiques. Il a sur sa toque un rubis.
Son mérite, à le voir, ne doit pas être mince,
Car il est en effet cousu d'or.

MYRTIL.

C'est le prince.
Allez-vous-en, fuyez, tous mes chagrins d'hier!

A Zinzolin.

Beau, disais-tu?

ZINZOLIN.

Très beau.

MYRTIL.

C'est donc le prince. Et fier?

ZINZOLIN.

Son beau levrier blanc sur mon manteau se vautre.

MYRTIL, charmé.

Bien. A merveille!

ZINZOLIN.

L'autre...

MYRTIL.

Eh! que m'importe l'autre!
N'en parlons pas.

ZINZOLIN.

C'est qu'il est bizarre...

MYRTIL, sévèrement.

Tais-toi.

A Clair de Lune.

Mais comment ferons-nous dîner ce fils de roi?
Avons-nous quelque mets? Des confitures sèches?

CLAIR DE LUNE.

Non. Mais je saisirai mon bon arc et mes flèches,

Et pour peu qu'un hasard me serve, il se pourrait
Qu'on trouvât des gibiers errant dans la forêt!

MYRTIL.

Bon. Mais songeons au reste. Il faut, pour qu'on s'assoie,
Des sièges recouverts de velours ou de soie.
Avons-nous des fauteuils? Les damas sont passés,
Peut-être bien?

CLAIR DE LUNE.

Oui, Sire, et tous les bois cassés.

MYRTIL.

Recevons donc ces fleurs de la chevalerie
Dans quelque astucieuse et vague galerie.

ZINZOLIN.

Mais dois-je faire entrer leur suite?

MYRTIL.

Pas du tout.

Des suites! à ce mot absurde, mon sang bout.
Quoi! faut-il donc qu'un prince honoré se commette
A traîner ce que traîne au ciel une comète?

Ceux qui suivent les rois, derrière eux prosternés,
Ce sont des figurants distraits ou consternés,
Qui lèchent les talons de l'aveugle Fortune.
Le prince et l'écuyer, tout seuls!

Zinzolin sort.

Viens, Clair de Lune.

Ils sortent.

ACTE DEUXIÈME

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Dans le palais. Une galerie tendue de superbes tapisseries, représentant des sujets héroïques, mais fanées, arrachées et déchirées; d'ailleurs entièrement vide de meubles.

MYRTIL, CLAIR DE LUNE.

MYRTIL.

Cette tapisserie était belle, jadis.
Elle représentait l'histoire d'Amadis;
Mais les soleils d'été, les rats et la poussière
L'ont rongée à l'envi de leur dent carnassière,
Jusque dans son palais bravant le roi Myrtil.

CLAIR DE LUNE.

En effet, je la vois s'en aller fil à fil.

MYRTIL.

Clair de Lune, voyons, penses-tu qu'elle fasse
Encore illusion?

CLAIR DE LUNE.

Non. Sa trame s'efface.
Elle s'envolera, s'il vient un coup de vent.

MYRTIL.

Eh bien! pour la cacher, nous nous mettrons devant,
Et nous fredonnerons si la tempête grince.

CLAIR DE LUNE.

Mais quelqu'un vient.

MYRTIL.

C'est lui, sans doute, c'est le prince!

CLAIR DE LUNE.

Tant pis, faute de siège, il restera debout.

MYRTIL.

Bon accueil, soit, mais pas de fauteuils! Voilà tout.

SCÈNE DEUXIÈME

MYRTIL, CLAIR DE LUNE, ZINZOLIN, LUCIOLE.

ZINZOLIN, annonçant.

Monseigneur le...

LUCIOLE, écartant Zinzolin et l'empêchant d'achever.

Géant, qui pèses moins d'une once,

Tais-toi ! Je ne veux pas, te dis-je, qu'on m'annonce

MYRTIL, bas à Clair de Lune.

Bizarre. Que dis-tu de ce prince, mon fou?

Zinzolin sort. Luciole s'avance et plie le genou devant le roi Myrtil.

SCÈNE TROISIÈME

MYRTIL, CLAIR DE LUNE, LUCIOLE.

LUCIOLE.

O roi Myrtil! je plie humblement le genou
Devant votre front pur, que sa blancheur décore.

MYRTIL, relevant Luciole.

Oui, je suis l'âpre hiver et vous êtes l'aurore.

LUCIOLE.

Sire, en sa splendeur d'astre au monde essentiel,
Une étoile flamboie et brille au fond du ciel,
Et les pâtres, cherchant sa trace coutumière,
La suivent, ayant pris pour guide sa lumière.
Tels, d'un pays lointain, Sire, deux compagnons
Sont venus, —vous saurez dans un instant leurs noms, —
Attirés par l'éclat de la princesse Rose.

MYRTIL.

Elle est mon seul bonheur, en cet âge morose
Où chaque instant s'enfuit de nous avec effroi.

LUCIOLE.

Celui qui l'ose aimer, Sire, est un fils de roi
Connu dans l'univers par d'illustres conquêtes.

MYRTIL.

Il suffit de vous voir pour savoir qui vous êtes.

LUCIOLE, modeste.

Oh! Sire!

Se panadant et faisant la roue.

N'est-ce pas que mon habit est bien?

Le roi, stupéfait d'une telle frivolité, garde le silence. Clair de Lune comprend qu'il doit répondre à sa place.

Que pensez-vous du col?

CLAIR DE LUNE.

Un souffle aérien.

LUCIOLE.

Ce taffetas changeant vaut-il pas qu'on l'admire?

CLAIR DE LUNE.

On dirait l'eau d'un lac où le soleil se mire.

LUCIOLE, montrant complaisamment son épée.

Et ceci? La poignée est en acier poli.
N'a-t-elle pas bon air?

CLAIR DE LUNE.

Très bon.

Entre la princesse. Elle s'approche de Luciole, touche ses vêtements, et le considère avec une extase naïve, le prenant pour un pantin.

SCÈNE QUATRIÈME

MYRTIL, CLAIR DE LUNE, LUCIOLE, ROSE.

ROSE, admirant Luciole.

Qu'il est joli!

LUCIOLE, flatté.

Madame...

ROSE.

Il parle donc? Oh! la belle parure!
Il a dû coûter cher, avec cette dorure.

MYRTIL, à Luciole.

Seigneur, ma fille est gaie et plaisante souvent.

LUCIOLE.

Fort bien.

MYRTIL.

Excusez-la.

LUCIOLE, s'inclinant.

Sire!...

ROSE.

Est-ce qu'on le vend
Avec le beau rubis et la petite épée?

MYRTIL, sévèrement.

Rose!

ROSE, câline.

Donnez-le-moi, Sire. Pour ma poupée!

MYRTIL.

Taisez-vous! Oh! ceci mérite une leçon.
Traiter un fils de roi d'une telle façon!
On dirait qu'elle vient du fond d'une province.

LUCIOLE.

Mais, Sire, excusez-moi, je ne suis pas le prince.

MYRTIL.

Alors, qu'êtes-vous donc? Répondez.

LUCIOLE.

Je le puis.

MYRTIL.

Le prince, quel est-il ?

LUCIOLE.

Auprès de lui je suis
Ce que près du lion est une bestiole.
Je suis son écuyer, le comte Luciole.

MYRTIL.

Un écuyer! Maraud, que ne le disais-tu?

LUCIOLE.

Mon maître, de splendeur et de pompe vêtu,
Que suit le vol fameux des Victoires en troupe,
Est le prince Riquet à la Houppe.

MYRTIL, étonné.

A la Houppe!

Revenant à son idée.

Que ne s'est-il montré?

LUCIOLE.

Ce héros, mon appui,
A voulu que d'abord je vous parle de lui.

MYRTIL.

En de tels embarras que voulez-vous qu'on fasse?
Pourquoi ce prince a-t-il besoin d'une préface?
Parle. N'est-il pas brave?

LUCIOLE.

A la gloire soumis,
Il a partout vaincu des milliers d'ennemis.

MYRTIL.

Est-il pauvre?

LUCIOLE.

Entassés au fond de ses cavernes,
Des trésors près de qui les astres semblent ternes,
Sont gardés, tout le long d'un vaste corridor,
Par des chiens de saphir et des guerrières d'or.

MYRTIL.

N'est-il pas beau?

LUCIOLE.

Si fait. L'une de ses prunelles
Y voit bien.

CLAIR DE LUNE.

L'autre?

LUCIOLE.

Habite en des nuits éternelles.

MYRTIL.

Eh! qu'importe!

CLAIR DE LUNE.

Un seul œil, qu'emplit le ciel profond,
C'est bien assez pour voir ce que les hommes font.

LUCIOLE.

Son dos n'est pas bossu, mais il ne s'en faut guère.

MYRTIL.

Tant mieux.

CLAIR DE LUNE.

La ligne droite est banale et vulgaire.

LUCIOLE.

Sa jambe...

MYRTIL, d'un ton irrité et impérieux.

Va chercher ton maître.

Luciole, intimidé par la colère du roi Myrtil, n'ose répliquer et sort.

SCÈNE CINQUIÈME

MYRTIL, CLAIR DE LUNE, ROSE, puis LUCIOLE et RIQUET A LA HOUPPE.

MYRTIL, indigné.

Il lui manquait
De respect!

CLAIR DE LUNE.

Tout à fait. Mais...

LUCIOLE, annonçant.

Le prince Riquet
A la Houppe!

MYRTIL, à Rose.

A ses vœux ne sois pas trop rebelle,
Dis?

ROSE.

Non, mon père.

Entre le prince Riquet à la Houppe, avec l'air gai, bon et aimable, mais cruellement disgracié, borgne, bossu, boiteux, tortu, chauve, avec une houppe de cheveux au milieu de la tête. A sa vue, le roi Myrtil et son bouffon s'enfuient, en poussant un cri d'horreur. Puis Rose s'avance près de Riquet, et d'abord le regarde curieusement, puis s'enfuit de même en poussant un grand cri.

MYRTIL et CLAIR DE LUNE, s'enfuyant et criant.

Ah !

ROSE, de même.

Ah !

RIQUET, foudroyé d'admiration et suivant des yeux la princesse Rose qui disparaît.

Terre et cieux ! Qu'elle est belle !

Il sort avec Luciole.

SCÈNE SIXIÈME

Dans la forêt. Riquet assis sur une roche moussue, rêve extasié et déjà en proie à l'obsession de l'amour.

RIQUET, puis CLAIR DE LUNE.

RIQUET.

Rose! Rose! Doux nom glorieux et vainqueur!
Nom que redit ma bouche et qui m'emplis le cœur,
Ton charme pénétrant de mes pleurs est la cause.
Rose, être gracieux! Rose! princesse Rose!
Mieux que le flot vermeil sorti du noir raisin,
Il m'enivre, ton nom chéri!

CLAIR DE LUNE, entrant.

Bonjour, cousin.

RIQUET.

Qu'est-ce à dire?

CLAIR DE LUNE.

Une idée en ma cervelle trotte.
C'est que je veux t'offrir, ami, cette marotte.

RIQUET.

Drôle!

CLAIR DE LUNE.

J'avais pensé, marchant sans savoir où,
Que de tous les humains c'était moi le plus fou.
Rester dans une cour lorsque tout fuit loin d'elle,
Ne pas suivre le flot stupide, être fidèle,
J'imaginais que rien n'était plus insensé;
Mais c'était une erreur et tu m'as dépassé.
Plus que la mienne encor ta folie est certaine.

RIQUET, se levant.

Comment?

CLAIR DE LUNE.

Regarde-toi, cousin, dans la fontaine.
Ainsi fait, bossu, noir comme un marchand d'Alep,
Très chauve, fors ta houppe, et tortu comme un cep

De vigne, borgne aussi, tu t'avises d'aimer!
Et qui? Celle qui n'a qu'à venir pour charmer.
Qui? La princesse Rose, une beauté céleste!
Donc, si tu ne t'en vas sans retard, d'un pied leste,
Nul n'est plus fou que toi, ces bois m'en sont témoins.
Retourne chez toi. Va, mon confrère.

RIQUET.

Du moins,
Si je suis fou, je suis en même temps un prince.

Il jette une bourse d'or à Clair de Lune, qui la saisit au vol.

CLAIR DE LUNE.

Puisqu'en ces lieux le sort a voulu que je vinsse,
Envers vous je fus dur. Vous vous êtes vengé.
L'or, par le vil troupeau des hommes louangé,
Traîne après sa splendeur un cortège funeste :
Le mensonge et la haine et la guerre et la peste.
Avoir de l'or, c'est donc être un misérable. Or,
Vous m'en avez donné pas mal. Eh bien! cet or

Qui produit tous les maux dont aucun ne s'excepte,
Pour ma punition, monseigneur, — je l'accepte!
Mais, croyez-moi, fuyez, allez-vous-en d'ici.
Et, dussiez-vous en croupe emporter le souci,
Que votre cheval coure et galope sans cesse
Et vole!

RIQUET.

Et qui te dit que j'aime la princesse?

CLAIR DE LUNE.

Qui me le dit? Mais tout. Ces soupirs d'orphelin
Bons à faire tourner les ailes d'un moulin,
Et la morne pâleur qui couvre ce front blême.
Vous aimez la princesse!

Il sort.

SCÈNE SEPTIÈME

RIQUET.

Il a raison. Je l'aime.

C'en est fait, ce triste cœur bat!
La fièvre me dévore, et sous l'ombre des chênes,
Je me traîne, lié par d'invisibles chaînes,
Et prisonnier de guerre, et vaincu sans combat.
Hier encor, je bravais l'adorable martyre
Qui me brûle et m'attire.
Toi qui m'as pris, Amour, dans ton filet,
Dis, que faut-il que j'ose?
A mon aspect on fuit, tant je suis laid!
Et je suis fou de la princesse Rose.

Rions-en, de peur d'en pleurer!
Car depuis un instant, le sort qui me torture
Me jette en une telle et si folle aventure
Qu'il faut vraiment en rire, ou me désespérer.
Eh bien! jusqu'à la lie enfin vide la coupe,
O Riquet à la Houppe!
Oui, ce tortu, ce borgne, ce bossu,
Ce monstre à l'air morose
Que l'oiseau raille en son abri moussu,
Est amoureux de la princesse Rose.

Puisqu'il me faut aimer, hélas!
Pourquoi suis-je loti d'un si piteux visage,
Contraire aux lois, aux mœurs, au caprice, à l'usage,
Au lieu d'avoir les traits de Narcisse ou d'Hylas?
Mais, puisque désormais je dois mourir ou vivre
Pour celle qui m'enivre,
Pauvre insensé, dont l'œil est ébloui
De cette fleur éclose,

Par le secours d'un prodige inouï
Tâchons de plaire à la princesse Rose.

Non, va-t'en, chimérique espoir!
Car le moyen de plaire avec cette enveloppe?
Avec ce dos rebelle et ce front de cyclope?
Je dois m'aller cacher sous quelque ombrage noir
Dans ces bois, où bientôt les loups de roche en roche
Fuiront à mon approche.
En vain l'amour décevant m'appelait :
Tout à mes vœux s'oppose.
A mon aspect on fuit, tant je suis laid!
Et je suis fou de la princesse Rose.

Depuis un instant, la fée Diamant a paru derrière un vieil arbre, aux longues branches étendues, et elle écoute Riquet. Sur ses dernières paroles, elle se montre à lui et l'aborde.

SCÈNE HUITIÈME

RIQUET, DIAMANT.

DIAMANT.

Est-ce toi que j'entends ainsi désespérer?

RIQUET.

Et quel est mon recours, sinon de soupirer?

DIAMANT.

Contre tous les périls ton âme était sereine.

RIQUET.

Mais non contre celui qu'il faut braver, marraine.

DIAMANT.

Toi qui riais au ciel depuis l'aube du jour!

RIQUET.

Je n'avais pas senti les griffes de l'amour.

DIAMANT.

Riquet, je t'ai connu si vaillant et si brave!

RIQUET.

On ne l'est plus, marraine, alors qu'on est esclave.

DIAMANT.

Rien n'est vraiment obstacle, excepté le tombeau.

RIQUET.

Et je n'aurais pas peur, si je me savais beau.

DIAMANT.

L'homme hardi triomphe, et conquiert toute chose.

RIQUET.

Vous avez raison, tout : non la princesse Rose.

DIAMANT.

Et pourquoi comptes-tu l'esprit? Cet enchanteur
Fait oublier le temps, comme un oiseau chanteur.
Il persuade, il a des grâces non pareilles;
Il éblouit les yeux en charmant les oreilles,
Et sait garder la proie heureuse qu'il surprit.
Riquet, puisque mes soins t'ont donné de l'esprit,

Montre-le comme une aile en feu qui se déploie,
Et tu t'évaderas, en frémissant de joie,
De la geôle où ton cœur dans un piège est serré.
Parle, étonne, ravis.

RIQUET, cherchant encore des yeux la fée Diamant, qui a déjà disparu.

Marraine, j'essaierai !

Il sort.

ACTE TROISIÈME

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Une clairière de jardins antiques, entourée de charmilles devenues énormes. Statues brisées et couvertes de mousse. Une pièce d'eau dans une vasque de marbre, envahie par les nénuphars. Rose est assise sur un banc, dans une attitude de réflexion et de rêverie.

ROSE.

C'est ici que souvent les biches viennent boire.
Me voilà seule enfin sous la charmille noire.

Un rossignol chante. La princesse Rose l'écoute curieusement, et essaye d'imiter ce chant qui la ravit.

Tio, tio, tio, tiotinx. Dans son vol
Au-dessus de mon front, comme ce rossignol

Chante! Sa voix est d'or comme un habit de fête.

Chant du rossignol.

Tio, tio, tio. Pourtant, c'est une bête.

Après un silence.

Comme moi. Car j'ai beau me cacher dans la nuit,
Toujours le mot cruel me cherche et me poursuit.
Bête! Je l'entends rire et sonner dans ma tête.
Les tout petits enfants murmurent : Elle est bête!
Et ce nom m'accompagne et s'attache à mes pas.
Je suis bête. Pourquoi?

A partir de ce moment, et pendant toute la première partie de la scène suivante, Riquet à la Houppe parle, caché à demi derrière la charmille, et de temps en temps aperçu du spectateur, mais toujours invisible pour la princesse Rose.

SCÈNE DEUXIÈME

ROSE, RIQUET, d'abord caché.

RIQUET.

Non, vous ne l'êtes pas!
En vous l'esprit subtil se recueille et sommeille,
Comme un insecte bleu dans une fleur vermeille,
Et bientôt, sous le souffle embrasé de l'amour
Il ouvrira son aile heureuse vers le jour!

ROSE.

Qui parle ainsi?

RIQUET.

Peut-elle être une bête, celle
Dont le front radieux comme un astre étincelle?
L'étoile aux rayons blancs qui dans les cieux fleurit,
Par cela seulement qu'elle existe, est esprit,

Et, flambeau du palais comme de la chaumière,
Elle est une pensée, étant flamme et lumière.

ROSE.

Qui donc me parle avec une si douce voix?

Elle se lève et cherche en vain autour d'elle, toujours évitée par Riquet à la Houppe.

C'est en vain que je cherche à l'entour. Je ne vois
Personne.

RIQUET, toujours caché.

O chaste fleur, beauté pleine de grâce!
Je ne suis qu'une voix amoureuse qui passe,
Une âme prise aux lacs de vos divins appas.
Ne me regardez pas, ne vous retournez pas!
Rêvez. Gardez encore votre paupière close.
O miracle béni des cieux, princesse Rose!
Votre nom avec vous forme un accord parfait,
Et vous êtes pareille à la rose, en effet.
Votre lèvre ingénue avec sa pourpre lisse
A toutes les rougeurs de son tendre calice,

Et votre joue en fleur, blanche et rose à la fois,
Est comme l'églantine adorable des bois.
Je vous aime, ô beauté rougissante, et j'admire
Que la nature avec ses haleines de myrrhe
Et sa neige et sa flamme et ses rayons jaloux,
Ait pu d'un même sang créer la rose et vous.
Et je suis à vos pieds, l'âme pleine de joie.
Ma reine!

ROSE, curieuse.

Montrez-vous enfin, que je vous voie.

RIQUET.

Hélas! vous auriez peur à me voir : je suis laid.

ROSE.

Quoi donc! Vous dont la voix si tendrement parlait!

RIQUET.

Mon visage est affreux, si mon langage est tendre.

ROSE.

Venez sans perdre temps, c'est trop me faire attendre.

RIQUET.

Ah! madame, souffrez que je reste inconnu.
Je ne suis qu'une ébauche, un monstre mal venu,
Un pauvre être, effrayant la terre qui le porte.
On a mal façonné ma figure.

ROSE.

Qu'importe!
Vos discours m'ont su plaire, et quand je l'aurai vu,
Votre visage aussi me conviendra, —

Frappée par une réflexion soudaine.

Pourvu
Qu'il ne ressemble pas, affligé d'une loupe,
Au visage...

RIQUET.

De qui?

ROSE

De Riquet à la Houppe!

RIQUET.

Riquet vous semble donc...

ROSE.

Épouvantable à voir.

RIQUET, à part.

Hélas!

ROSE.

Hideux, bossu, tortu, difforme, noir.
Certes je m'enfuirai bien loin, s'il faut qu'il m'aime.
Mais oublions ce monstre.

RIQUET, douloureusement.

Et si c'était moi-même!

ROSE, avec terreur.

Vous!

Vaincue par sa curiosité.

N'importe. Venez!

Riquet paraît et timidement, avec une humilité résignée, vient s'agenouiller aux pieds de la princesse Rose, qui, à sa vue, ne peut retenir un cri d'épouvante.

Ah!

RIQUET.

Je le savais bien.
Je vous semble un démon du désert libyen.

De toutes les laideurs je suis un amalgame,
Pareil aux visions des rêves. Mais, madame,
O beauté que j'adore à la face du jour,
Si vos yeux dans mon cœur pouvaient voir mon amour,
Il vous semblerait beau comme un guerrier céleste!
En dépit de mon sort déplorable et funeste,
Je vous aime. Je puis combattre avec l'essor
D'un aigle, et conquérir pour vous des toisons d'or,
Et tuer le dragon, soit qu'il veille ou qu'il dorme.
Mais, hélas! vous rirez du pauvre être difforme
Dont l'esprit follement jusqu'à vous s'envolait.

ROSE, attendrie.

Non. Je crois qu'à présent je vous trouve moins laid.

RIQUET, se relevant. Avec extase.

Dieux!

ROSE.

Mais je veux en vain chérir votre conquête.
Le destin qui vous a fait laid, m'a faite bête.
Oui, ma pensée, à qui la clarté ne vient pas,
Comme un petit enfant trébuche à chaque pas,

Et pour la retrouver je souffre le martyre.

RIQUET.

Ah! si vous me disiez seulement : *Je désire*
Vous aimer...

ROSE.

Eh bien?

RIQUET.

Oui, rien que ces quatre mots!
Aussitôt vos ennuis, vos chimères, vos maux
S'enfuiraient tous; le mot qui peint et qui devine
Courrait sur votre lèvre ingénue et divine;
Vous sauriez exprimer la clarté, les rayons,
Tout ce que nous sentons, tout ce que nous voyons;
Et votre bouche, ouverte ainsi qu'une corolle,
Ayant cette beauté suprême, la parole,
Vous sentirez en vous le marbre s'animer.

ROSE.

Je désire...

RIQUET.

Achevez, chère âme!

ROSE.

Vous aimer.

RIQUET.

Moi ! moi ! justes cieux ! Donc, c'est l'heure. O ma princesse,
Éveillez-vous ! Le jour se lève et la nuit cesse.

Riquet sort en jetant des regards pleins d'amour sur la princesse Rose, dont aussitôt le visage s'anime, resplendit comme d'une flamme intérieure et paraît transfiguré.

SCÈNE TROISIÈME

ROSE.

Oui, mon esprit enfin s'éveille tout joyeux.
Je pense, je respire,
Et je sens que j'existe, et que devant mes yeux
Un voile se déchire.

J'admire tout, l'étoile au fond des cieux dormant
Et la flamme dans l'âtre,
Et le souci des jours et l'attendrissement,
Et la gaîté folâtre.

Tout est beau. La nature immense que je vois
Jette de ses amphores
Un long bruissement de rires et de voix
Et de chansons sonores.

Morne, je ne savais rien comprendre et rien voir.
J'étais l'enfant qui joue
En amassant du sable, et qui laisse pleuvoir
Ses cheveux sur sa joue.

Mais je lève mon front sous le frémissement
De leur flot d'or rebelle;
Je souris et je sens délicieusement
Le bonheur d'être belle.

Oui, puisque mon image emplit tes yeux ravis
Comme une aube dorée,
Je voudrais t'aimer, toi qui, dès que tu me vis,
M'as sur l'heure adorée.

Oui, je voudrais t'aimer, ô toi qui dissipas
Ma nuit pensive et blême.
Je voudrais... mais qui sait si je ne t'aime pas?
Je l'ignore moi-même.

Hélas! non, je suis femme, et toujours notre lot,
O folles créatures!
Fut de chérir d'abord, comme un fou son grelot,
De belles impostures.

O toi qui m'as fait voir un coin du paradis!
Si j'étais un peu sage,
Certes, je songerais aux choses que tu dis,
Bien plus qu'à ton visage.

Puisque tu m'aimas bête, errant comme s'enfuit
Une folle antilope,
J'aimerais le génie éblouissant qui luit
Sous ta laide enveloppe,

Et je savourerais, comme un généreux vin
Dans la grossière coupe,
Dans un corps mal venu l'esprit clair et divin
De Riquet à la Houppe !

Je n'aime pas celui qui m'adore, hélas ! non
Mais à ce moment même
Où, seule, je me plais à redire son nom,
Je suis fière qu'il m'aime.

Luciole entre, sans être aperçu de la princesse Rose, tout entière à sa pensée.

SCÈNE QUATRIÈME

ROSE, LUCIOLE.

LUCIOLE, à part.

La princesse! Tâchons — rien ne me le défend —
De me faire comprendre à cet esprit d'enfant.
Thisbé serait ici trop belle pour Pyrame,
Et j'ai fait, sans nul doute, un pas de clerc.

Haut à Rose.

Madame,
J'ai là-haut, tout à l'heure, entendu votre cri...

ROSE, hautaine.

Quel cri?

LUCIOLE.

Je comprends bien, certes, qu'un tel mari

Tortu, mal agencé, difforme avec sa bosse,
Vous apprête l'ennui d'une fâcheuse noce.
Pourtant ce malheureux de vous plaire est jaloux.
Laid, mais très amoureux.

ROSE.

De qui donc parlez-vous,
Seigneur, en égrenant une si belle gamme?

LUCIOLE.

Mais du prince Riquet à la Houppe, madame.

A part.

Je crois qu'elle comprend.

ROSE.

Si vous parlez de lui,
Monsieur, dites alors que sur son front a lui
Le signe glorieux de la bravoure sainte.
Dites que ses cheveux pareils à l'hyacinthe
Retombent sur un cou de marbre, et qu'en effet
Il est beau, gracieux, —

LUCIOLE.

Quoi, princesse!

ROSE.

Bien fait.

Fier comme le soleil sur le rivage more.

LUCIOLE.

Pourtant, madame, plus je me le remémore,
Moins bien vos souvenirs me semblent renseignés.
Certes, il n'est pas tel que vous le dépeignez.
Et pourtant, je voudrais qu'il le fût, pour sa gloire.

ROSE.

Eh bien! seul entre tous, monsieur, vous devez croire
Qu'il est ainsi, charmant et beau. Car, s'il vous plaît,
Vous êtes sa copie et son pâle reflet.
Sans lui vous ne seriez qu'un vain chiffre du nombre;
Il est le seul rayon qui vous sorte de l'ombre.
S'il vient dans un royaume ou dans quelque duché,
On vous prend avec lui par-dessus le marché.
S'il veut boire, c'est vous qui remplissez sa coupe.
Vous êtes l'écuyer de Riquet à la Houppe,
Rien de plus. En douter, monsieur, serait d'un fou.
Il est l'or pur qui sonne et vous êtes le sou

Qui prend de l'écu d'or sa valeur virtuelle.

LUCIOLE, à part.

Par Hercule! je crois qu'elle est spirituelle.

ROSE.

Vous seriez peu content, je pense, d'être au su
Du monde entier, monsieur, le reflet d'un bossu :
Donc, le prince est très droit. Soignez votre fortune.

LUCIOLE, interdit.

J'obéirai, madame.

Entre Clair de Lune qui, dès qu'il aperçoit la princesse Rose. et avant même qu'elle ait ouvert la bouche, est frappé de sa complète transformation.

SCÈNE CINQUIÈME

ROSE, LUCIOLE, CLAIR DE LUNE.

ROSE.

Ah! c'est toi, Clair de Lune,
Bon serviteur!

CLAIR DE LUNE, à part.

Vraiment, la princesse n'est pas
Comme toujours. Sa voix, son visage, son pas,
Tout a changé.

ROSE, affectueusement.

Mon vieil ami! Rose près d'elle
Aime à te voir. Toi seul fus sincère et fidèle.

CLAIR DE LUNE.

Je vous sers humblement, princesse.

A part.

Douce enfant!

ROSE.

Quand mon père était riche, heureux et triomphant,
Quand il avait à lui des châteaux et des plaines,
Tous mendiaient, courbés et baisant ses mains pleines:
Mais toi, content, modeste, heureux d'être avec nous,
Ami, tu me faisais sauter sur tes genoux;
Tu disais des chansons, les plus belles du monde,
Et parfois tu baisais ma chevelure blonde.
Toi seul par tes bons mots tu nous émerveillais.
Tous ces plats courtisans, comme tu les raillais,
Sachant comme à bien faire un serviteur s'honore,
Et tu ne voulais rien que ton grelot sonore !

CLAIR DE LUNE.

Je ne veux rien de plus, et pour moi c'est assez.

ROSE.

Bon Clair de Lune, enfin, nos bons jours sont passés.

CLAIR DE LUNE.

Et vous êtes toujours ma princesse, et ma joie
Est de voir ce bel œil qui rayonne et flamboie;

Esclave sous vos pieds, de chérir mon lien;
De garder votre porte et d'être votre chien,
Et de vous protéger contre l'ennui morose.

La princesse Rose met ses deux petites mains sur la bouche de Clair de Lune qui les couvre de baisers.

ROSE.

Ta princesse, dis-tu! non, ta petite Rose!

Elle sort.

SCÈNE SIXIÈME

LUCIOLE, CLAIR DE LUNE.

LUCIOLE.

Qui l'eût cru, Clair de Lune?

CLAIR DE LUNE.

Écuyer, qui l'eût dit?

LUCIOLE.

Que la pensée enfin sur ce front resplendît, —

CLAIR DE LUNE.

Et que par un miracle heureux, le ciel avare
Eût paré de ses dons cette beauté si rare?

LUCIOLE.

La princesse a perdu son mutisme odieux,
Et parle comme vous et moi.

CLAIR DE LUNE.

Mille fois mieux,
Luciole ! Écuyer, la parole est femelle,
Sachez-le. Plaise à Dieu que nous parlions comme elle !
Mille fois mieux ! — Allons vite annoncer, dût-il
En pleurer, la nouvelle heureuse au roi Myrtil !

Ils sortent.

ACTE QUATRIÈME

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

La salle du trône. Le trône dépenaillé laisse pendre des lambeaux de son velours et de ses franges d'or. Sur le siège, de petits chats sont endormis.

MYRTIL, LUCIOLE, CLAIR DE LUNE.

MYRTIL.

N'éveillez pas ces chats qui dorment sur mon trône!
Parlons bas. Mes amis, je ris comme un vieux faune,
Tant cet événement imprévu me surprit.
Ne me trompez-vous pas? Ma fille a de l'esprit!
En êtes-vous certains? Rose, de l'esprit!

LUCIOLE.

Sire,
C'est comme nous avons l'honneur de vous le dire.

MYRTIL.

Ma fille a de l'esprit !

LUCIOLE.

Oui, Sire, et du meilleur.

CLAIR DE LUNE.

Vif, éclatant, divers, tendre, enjoué, railleur, —

LUCIOLE.

Dont la flamme a d'abord ébloui nos cervelles.

CLAIR DE LUNE.

Elle trouve aussitôt des images nouvelles,
Des tropes dont l'éclat n'a pas encor servi.
Le mot, le mot fugace est par elle asservi,
Fait, selon qu'il lui plaît, du calme ou du tapage,
Et suivant sa pensée, il la sert comme un page.

LUCIOLE.

Que je sois un manant, s'il n'en est pas ainsi.
Elle parle à ravir.

MYRTIL.

Je me disais aussi :

Étant ma fille, alors la règle habituelle
Exige qu'elle soit au fond spirituelle.

LUCIOLE.

A présent, tout en elle est digne de son rang.

MYRTIL.

Puisqu'elle a de l'esprit, je reconnais mon sang.

LUCIOLE.

En effet.

MYRTIL.

Mais voyez, c'est elle qui s'approche,
— Oh! ce spectacle-là fendrait un cœur de roche! —
Et tient dans sa main blanche, être doux et charmant,
Un livre qu'elle lit tout bas, pensivement.
Mais comment se peut-il, cela tient du délire,
Qu'elle lise si bien, n'ayant jamais su lire?
Entendez-vous? Jamais.

CLAIR DE LUNE.

Elle lit, cependant.

Entre la princesse Rose, tenant le livre dont la lecture l'absorbe.

SCÈNE DEUXIÈME

MYRTIL, LUCIOLE, CLAIR DE LUNE, ROSE.

MYRTIL, bas à Clair de Lune.

Oui, Je vais lui parler. Je serai très prudent.

Haut, à Rose.

Quel est ce livre, à qui ta jeune âme se livre
Si passionnément?

ROSE, fermant le livre et le posant sur un meuble à côté d'elle.

Qu'importe? c'est un livre!
Et quel que soit un livre, en sa neige endormi,
Il reste le plus sûr des amis. Quel ami,
Sinon lui, nous fait voir par un heureux mensonge,
Le spectacle éternel de la vie et du songe?

Quel courtisan docile au visage changeant
Nous ravit, sans vouloir nous voler notre argent?
Qui nous amuse? Quel ami, sinon le livre,
Du vin de l'idéal sans dégoût nous enivre,
Et nous aime, fidèle avec sévérité?
Il nous donne l'amère et sainte vérité.
Il rit et pleure; il sait chanter comme une lyre,
Et, parmi les plaisirs de ce bas monde, lire
Est le seul qui jamais ne peut nous décevoir.

MYRTIL.

Ma fille a raison. Car, ainsi qu'on peut le voir,
Un livre, qu'on obtient pour d'assez faibles sommes,
Est difficilement aussi plat que les hommes.

Zinzolin passe au fond de la salle, tenant dans sa main un luth.

SCÈNE TROISIÈME

MYRTIL, LUCIOLE, CLAIR DE LUNE, ROSE, ZINZOLIN.

MYRTIL, à Zinzolin.

Où vas-tu, page, avec cet air si résolu?

ZINZOLIN.

Sire, ayant sagement et patiemment lu
Dans la géographie et la métaphysique,
Je vais étudier ma leçon de musique.

ROSE, à Zinzolin.

Bien. Donne-moi ce luth.

MYRTIL, bas à Clair de Lune et à Luciole.

Amis, qu'allons-nous voir
Ici de nouveau?

ZINZOLIN, à Rose.

Mais, madame, il faut savoir
En jouer. La musique a des abords farouches.
On promène ses doigts agiles sur les touches,
Tandis qu'en même temps les doigts de l'autre main
Pincent les cordes. Sans s'égarer en chemin,
Il faut bien vite, avant qu'elles ne soient perdues,
Rallier le troupeau des notes éperdues
Et marier les sons, tantôt longs ou plus courts.
Ne le fait pas qui veut.

ROSE, souriant.

C'est bon. Donne toujours.

CLAIR DE LUNE, montrant au roi la princesse Rose qui promène ses doigts sur l'instrument et prélude.

Sire, quelque démon prodigieux l'inspire.

LUCIOLE.

J'entends déjà le luth qui s'éveille et soupire.

MYRTIL.

Quoi que tente ma fille, elle arrive à son but.
Il serait curieux qu'elle jouât du luth!

La princesse Rose joue quelques mesures avec une virtuosité incomparable.

LUCIOLE.

O doux et merveilleux accords !

MYRTIL.

C'est qu'elle en joue !

Clair de Lune, je sens des larmes sur ma joue :

Mais ces chants valent bien les pleurs qu'ils m'ont coûtés.

CLAIR DE LUNE.

Sire, au bas mot.

La princesse Rose joue de nouveau ; puis repoussant le luth loin d'elle, ouvre la bouche, comme inspirée.

MYRTIL.

Voici qu'elle parle. Écoutez.

ROSE.

Mais qu'importe le luth et son âme physique !

O ma jeune pensée ouvre tes ailes d'or,

Parle! Qu'est-il besoin de la vaine musique
Pour guider vers le ciel ton fulgurant essor?
Musique de la voix, chanson de la parole,
D'où tout artifice est banni!
Ton éclat n'est jamais terni;
Ton rythme en plein azur s'envole;
Et tu sais, mieux qu'un art frivole,
Nous emporter dans l'infini.

O voix, parole, verbe! ô sainte poésie!
En toi brillent les feux resplendissants du jour;
Clair éblouissement dont l'âme s'extasie,
Toi seule es pour nos cœurs la langue de l'amour.
Tu berces doucement le rêve inconsolable;
Tu fais jaillir sur les chemins
Des lys, que rencontrent nos mains;
Et, rendant l'idéal palpable,
Pour exprimer l'inexprimable
Tu trouves des mots surhumains.

Voix humaine, c'est toi le luth, c'est toi la lyre!
L'ouragan déchaîné te caresse en passant.
Qu'un instant le méchant triomphe en son délire,
Parole! comme un arc superbe et frémissant,
Tu lances le sarcasme et la flèche Ironie.
Extase des sages devins,
Les imbéciles aux cœurs vains
Sont effrayés par ton génie,
Et dans ta vaste symphonie
Éclatent les rires divins.

Toi seule, tu n'es pas rivée à la matière.
Tous les vils instruments, tu n'en as pas besoin.
Dans la création que tu vois tout entière,
Tu t'élances toujours plus haut, toujours plus loin.
Le ciel sent frissonner jusqu'à ses bleus pilastres,
Quand le Rhythme dicte ses lois
A tous les soleils, Dieux et rois:
Et les destins et les désastres,

Et le vol effréné des astres,
Tout cède au charme de la voix.

MYRTIL, prenant dans ses bras la princesse Rose, dont il baise la chevelure.

Chère enfant! — Qui t'apprend toutes ces belles choses,
Ma Rose, mille fois plus belle que les roses?

ROSE.

Je ne sais.

MYRTIL.

J'ai, ma foi, pleuré comme un vilain.

ROSE, tendrement.

O mon père chéri!

A Zinzolin.

Maintenant, Zinzolin,
Viens. Nous étudierons la leçon de musique.

La princesse Rose sort avec Zinzolin, qui porte le luth.

SCÈNE QUATRIÈME

MYRTIL, LUCIOLE, CLAIR DE LUNE.

MYRTIL.

L'étonnement, pour peu, me rendrait aphasique.
Non, ce n'est pas un piège à ma raison tendu.
Elle jouait du luth. J'ai très bien entendu.
Voilà qui va des mieux. Ceci change la thèse.
Certes, ce fait n'est pas de ceux qu'il faut qu'on taise.
— Bientôt nous allons voir ici de beaux festins! —
Clair de Lune, écris vite aux rois les plus lointains;
Dis-leur expressément, dans ta plus belle prose,
Que la princesse Rose est une virtuose;
Et, plus vite qu'en l'air ne s'envole un duvet,
Tu les verras venir, comme s'il en pleuvait.

CLAIR DE LUNE.

Oui, Sire.

LUCIOLE.

Mais alors que deviendra mon maître?

MYRTIL.

Qui? Riquet à la Houppe? Au fait, où peut-il être?

LUCIOLE.

Sire, dans une grotte, au fond de vos jardins
Où la gazelle passe avec des bonds soudains.
Mon maître, fou d'amour, en ce réduit agreste
Se recueille. Il est là.

MYRTIL.

C'est très bien. Qu'il y reste!

Ils sortent.

SCÈNE CINQUIÈME

Devant le palais. Le parc, tel qu'on l'a vu au premier acte, mais noyé maintenant dans les pourpres éclatantes d'un coucher de soleil. Le roi Myrtil entre avec la princesse Rose, continuant une conversation commencée.

MYRTIL, ROSE.

MYRTIL.

Oui, ce parc autrefois réglé par les ciseaux,
Est devenu caduc et fleuri. Les oiseaux,
Sous leurs plumages fous pareils à des simarres,
L'emplissent à l'envi de fâcheux tintamarres.
Mais comme on y fait bien les couchers de soleil!
Là, dans ce flamboiement lilas tendre et vermeil,
Vois, parmi les lueurs de mille apothéoses,
Dans les rouges clartés saigner le cœur des roses.

Et, montrant cependant l'azur essentiel
De son gouffre éperdu, l'immensité du ciel
De cuivre jaune et d'or enflammé s'emplit toute.

ROSE.

Et ne dirait-on pas que là, dans cette route,
Sur leurs chevaux aux crins envolés, par milliers
Passent, environnant les chars, des cavaliers
Aux manteaux flottants, faits de pourpres et de neiges?

Sur les dernières paroles de la princesse Rose, est entré Clair de Lune, suivi de Zinzolin.

SCÈNE SIXIÈME

MYRTIL, ROSE, CLAIR DE LUNE, ZINZOLIN.

CLAIR DE LUNE, à Rose.

Mais, madame, ce sont en effet des cortèges.

A Myrtil.

Je n'ai pas eu besoin d'écrire aux rois lointains,
Sire. Un sylphe sans doute et ses petits lutins,
Ou quelque bonne fée émergeant des pervenches
Sur son char d'or traîné par des colombes blanches,
Ou le zéphyr, ou bien quelque bel oiseau bleu
Rayant l'air de son aile et de son vol de feu,
Ont porté, dans la nue éclatante et profonde,
Notre bonne nouvelle à tous les points du monde.

Quoi qu'il en soit, partout sur de blancs palefrois
Se presse aux alentours une foule de rois,
Qui viennent, la louant et l'adorant sans cesse,
Disputer à l'envi notre belle princesse.

A Rose.

En ce triste palais que l'ennui ravagea,
Madame, trois d'entre eux sont arrivés déjà.
Ce sont trois preux connus dans la chevalerie :
Le prince d'Aragon et le roi d'Illyrie
Qui porte sur son casque un vautour, et le noir
Prince de Maroc.

MYRTIL.

Bon. Veux-tu les recevoir?

ROSE.

Mon père, j'y consens volontiers.

Le roi Myrtil fait un signe à Zinzolin, qui sort.

Des armures
Feront bien dans ce parc où rougissent les mûres.

Il me plaît qu'adorant mes yeux ensorceleurs,
Ces durs faiseurs d'exploits viennent parmi nos fleurs ;
Et leur soumission fût-elle imaginaire,
On aime à conquérir ceux-là qui d'ordinaire
Autour d'eux sans pitié répandent les effrois.
Museler des lions me semble doux.

SCÈNE SEPTIÈME

MYRTIL, ROSE, CLAIR DE LUNE, ZINZOLIN, LE PRINCE D'ARAGON, LE ROI D'ILLYRIE, LE PRINCE DE MAROC.

ZINZOLIN, annonçant.

Les Rois !

LE PRINCE DE MAROC, à Myrtil.

Sire, nous accourons vers la princesse Rose,
Dont la beauté superbe et la métamorphose
Enchantent des pays d'elle-même inconnus.

MYRTIL.

Princes, dans ce château soyez les bienvenus.
Parlez comme il vous plaît, ma fille vous écoute.

LE PRINCE D'ARAGON, à Rose.

Ainsi qu'un astre au front de la céleste voûte,

Madame, vous brillez; vos yeux sont fiers et doux :
Heureux le roi choisi qui sera votre époux!

LE ROI D'ILLYRIE.

Heureux le roi choisi qui, pareil aux Dieux même,
Sur votre front de lys mettra le diadème!

LE PRINCE DE MAROC.

Heureux le prince à qui ce bonheur est promis,
En vous offrant la terre et cent peuples soumis,
D'entendre un mot d'espoir sortir de votre bouche!

ROSE.

Princes, assurément votre hommage me touche.
S'il me fallait ici choisir parmi vous trois,
Qui serait le meilleur? Et parmi de tels rois,
S'il fallait en prendre un pour maître ou pour esclave,
Comment nommer le plus farouche et le plus brave?
Acceptez cependant, Seigneurs, mon amitié.
Mais pour mon cœur, déjà donné plus qu'à moitié,
Renoncez-y tous trois, c'est perdre peu de chose.

LE ROI D'ILLYRIE.

C'est perdre tout, hélas! belle princesse Rose.

LE PRINCE DE MAROC.

Nos espoirs sont-ils morts, ou sont-ils différés?

LE PRINCE D'ARAGON.

Quel est donc le rival que vous nous préférez?

ROSE.

Princes, vous le saurez tout à l'heure.

A Myrtil.

Mais, Sire,

Il est quelqu'un ici que mon âme désire

Et sans qui je ne puis encor décider rien.

MYRTIL.

Fais venir ce quelqu'un, je le permets.

ROSE.

Eh bien, —

Dans une attitude d'invocation.

Puisque l'amour s'éveille et naît dans ma poitrine

Sans effroi,

Fée à la tresse d'or, ma marraine Cyprine,

Viens à moi!

Peut-être aurai-je enfin, quand tu seras présente,
Mérité
De pouvoir contempler de près l'éblouissante
Vérité.

La voix qui tout enfant me charma la première,
C'est ta voix;
Elle me guidera vers la douce lumière
Que je vois,

Et puisque ma pensée a son mystère en elle,
Si tu veux,
Je saurai quel frisson tourmente de son aile
Mes cheveux.

Oh! si loin que tu sois, t'envolant dans un rêve
Souriant,
Ou, dans le sable fin, marchant sur quelque grève
D'Orient,

Viens, toi qui sais calmer par tes divins prodiges
Nos douleurs,
Et qu'emporte la nuit errante et qui voltiges
Sur les fleurs!

Devant toi mon esprit, sans crainte et sans paresse,
Est joyeux,
Car tu portes la mer et sa molle caresse
Dans tes yeux.

Ces yeux victorieux, assez profonds pour boire
L'or du jour,
Sont des gouffres d'extase, et ta prunelle noire
Dit : amour!

Viens — le soir a plié la pourpre de ses voiles
Et s'enfuit; —
Avant que dans le ciel s'allument les étoiles
De la nuit;

Car pour pouvoir à tous avouer ce qu'elle ose
Révéler,
C'est à toi seulement que ta petite Rose
Doit parler.

Un buisson de roses s'entr'ouvre et la fée Cyprine parait.

SCÈNE HUITIÈME

MYRTIL, ROSE, CLAIR DE LUNE, ZINZOLIN, LE PRINCE D'ARAGON, LE ROI D'ILLYRIE, LE PRINCE DE MAROC, CYPRINE.

CYPRINE.

Rose, parmi ces rois en qui ton œil savoure
La beauté, la jeunesse heureuse, la bravoure,
Tu peux choisir sans crainte, ils sont dignes de toi.

ROSE.

Marraine, chacun d'eux porte le nom de roi
D'une âme à la splendeur sereine habituée.
Lorsqu'ils passent, on voit frémir dans la nuée
La Victoire envolée au-dessus de leurs pas ;
Tout leur est fête ; mais si je ne choisis pas

Le maître de mon cœur parmi ce vaillant groupe,
C'est que j'aime déjà..

CYPRINE.

Qui?

ROSE.

Riquet à la Houppe!

CYPRINE.

Tu l'aimes?

ROSE.

Oui.

CYPRINE.

Bossu? Tortu?

ROSE.

Je l'aime ainsi.

CYPRINE.

Boiteux? Chauve?

ROSE.

Oui.

CYPRINE.

Sois donc heureuse, le voici.

La fée Diamant sort de la grotte, tenant par la main Riquet à la Houppe, jeune, devenu beau, transfiguré et brillant de joie.

SCÈNE NEUVIÈME

MYRTIL, ROSE, CLAIR DE LUNE, LE PRINCE D'ARAGON, LE ROI D'ILLYRIE, LE PRINCE DE MAROC, CYPRINE, DIAMANT, RIQUET A LA HOUPPE, puis LUCIOLE.

RIQUET, s'agenouillant aux pieds de Rose.

Ma princesse! abaissez vers moi la douce flamme
De vos yeux.

ROSE, à Riquet à la Houppe.

C'est par toi que s'éveilla mon âme.
Enfant pensive et triste, errante en ce palais,
J'ai vu s'ouvrir le ciel tandis que tu parlais.
Toute la vie entra dans ma jeune mémoire;
Et maintenant je sais qu'au fond de ma nuit noire

Toi seul, ô mon vainqueur, apportas ce flambeau,
Et que tu m'appartiens, puisque je t'ai fait beau !

RIQUET, se relevant. Un peu sceptique.

Beau ?

A ce moment, entre l'écuyer Luciole qui, frappé d'admiration en voyant l'heureuse métamorphose de son maître, lève les bras au ciel et va s'écrier. Mais d'un geste impérieux, le roi Myrtil lui impose silence. Riquet à la Houppe continue alors, s'adressant surtout au public.

Je suis en effet beau, dans une certaine
Mesure. Pas si beau que le blond capitaine
Phébus, archer lançant des flèches dans le ciel.
S'appliquer pour le mieux, voilà l'essentiel :
Un peu d'Antinoüs arrangerait l'affaire.

Prenant héroïquement son parti. Avec une mélancolie résignée et modeste.

Mais voilà ce que j'offre, et tout ce qu'a pu faire

L'astuce du coiffeur et l'art du costumier
Pour changer le comique en un jeune premier.
Pourtant je serai beau, si ma chère princesse
Peut me voir ainsi, car l'Illusion sans cesse
Nous transfigure, et sait d'un oiseau très banal
Faire ce merle blanc qu'on nomme l'idéal.

MYRTIL.

Guenille si l'on veut, j'aime tout ce qui brille.

Aux Rois.

Princes, je vous invite aux noces de ma fille.

CYPRINE, prenant la fée Diamant par la main.

Et nous, puisque tout cède à cet heureux succès. —

DIAMANT.

Allons nous délasser à voir d'autres procès.

Les deux fées rentrent dans la grotte.

SCÈNE DIXIÈME.

MYRTIL, ROSE, CLAIR DE LUNE, LE PRINCE D'ARAGON, LE ROI D'ILLYRIE, LE PRINCE DE MAROC, RIQUET A LA HOUPPE, LUCIOLE.

MYRTIL, serrant Riquet à la Houppe dans ses bras.
Avec exaltation.

Mon fils!

Revenant tranquillement à son idée favorite.

Parmi ces ifs aux allures suspectes
Nous ferons au plus tôt venir des architectes.
Opulents, il nous sied de mettre à la raison
Ces jardins envahis par trop de floraison;

Nous les embellirons par des métamorphoses.
La lèpre des jasmins, la rougeole des roses
Disparaîtront ; chez nous on ne trouvera plus
Sur sa route des lys pour le moins superflus,
Et nous pourrons enfin guérir le parc malade.

A Clair de Lune.

Mais laissons ce discours, et voyons ta ballade.

CLAIR DE LUNE, au public.

Avec son allure étourdie,
Mes bonnes gens, tel deviendra
Le sort de notre comédie.
Tout aussi bien qu'un opéra,
Elle peut amuser Cora
Blanche comme sa colombelle,
Et réjouir Alcantara,
Belle, si vous la trouvez belle.

Il est amusant, quoiqu'on die,
De chanter traderi, dera.
Si cette pièce est applaudie,
Fêtée, heureuse, et cœtera,
Elle vaudra Faust et Lara,
Toute la sainte ribambelle
Des chefs-d'œuvre qu'on admira,
Belle, si vous la trouvez belle.

Par respect pour la prosodie,
Ne fuyez pas à Sumatra,
Où flamboie un ciel d'incendie.
Ne faites pas le Sahara
Chez nous, où le vers chantera.
C'est la Rime qui vous appelle,
Avec son plumage d'ara,
Belle, si vous la trouvez belle.

Jamais Fœdora ni Dora
N'ont trouvé le public rebelle :
Quant à cette œuvre, elle sera
Belle, si vous la trouvez belle.

Tous les personnages s'unissent dans une expression d'apaisement et d'allégresse. Le rideau tombe.

PARIS. — IMP. E. CAPIOMONT ET V. RENAULT, RUE DES POITEVINS, 6.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13, PARIS

ŒUVRES DE THÉODORE DE BANVILLE

DOUZE VOLUMES

POÉSIE

Poésies complètes en trois volumes

LES CARIATIDES. — LES STALACTITES, LE SANG DE LA COUPE
ROSES DE NOEL
Un volume.

LES EXILÉS. — ODELETTES, AMÉTHYSTES, RIMES DORÉES
RONDELS, LES PRINCESSES, TRENTE-SIX BALLADES JOYEUSES
Un volume.

ODES FUNAMBULESQUES. — OCCIDENTALES, IDYLLES PRUSSIENNES
Un volume.

THÉATRE

COMÉDIES. — LE FEUILLETON D'ARISTOPHANE, LE BEAU LÉANDRE
LE COUSIN DU ROI, DIANE AU BOIS
LES FOURBERIES DE NÉRINE, LA POMME, FLORISE
DÉIDAMIA, LA PERLE
Un volume.

RIQUET A LA HOUPPE, comédie féerique. — Dessin de Georges Rochegrosse.
Un volume (2 francs).

SCÈNES DE LA VIE

ESQUISSES PARISIENNES. — LES PARISIENNES DE PARIS, ETC.
Un volume.

CONTES POUR LES FEMMES. — Dessin de Georges Rochegrosse.
Un volume.

CONTES FÉERIQUES. — Dessin de Georges Rochegrosse.
Un volume.

PETITES ÉTUDES

MES SOUVENIRS. — VICTOR HUGO, HENRI HEINE
THÉOPHILE GAUTIER, ETC. — Dessin de Georges Rochegrosse.
Un volume.

LA LANTERNE MAGIQUE. — CAMÉES PARISIENS
LA COMÉDIE FRANÇAISE RACONTÉE. — Dessin de Georges Rochegrosse.
Un volume.

PARIS VÉCU. — FEUILLES VOLANTES. — Dessin de Georges Rochegrosse.
Un volume.

PETIT TRAITÉ DE POÉSIE FRANÇAISE
Un volume.

Chacun de ces ouvrages forme un volume et se vend séparément

Prix : 3 fr. 50 c.

ENVOI FRANCO CONTRE LE PRIX EN MANDAT-POSTE

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et V. RENAULT, rue des Poitevins, 6.

PQ
2187
R5
1884

Banville, Théodore Faullain de
Riquet à la houppe

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY